L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 13 OCTOBRE 1881. 55me Année.

Publié par Bonner, Bonnet & Cie., Propriétaires-Éditeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS. JEUDI, 13 OCTOBRE 1881.

YORKTOWN.

C'est aujourd'hui que commence la célébration préparée à l'occasion du centième anniversaire de la capitulation des forces britanniques commandées par lord Cornwallis, le 19 octobre 1781. Cette célébration durera du 13 au 21 octobre, et chaque jour elle sera signalée par une cérémonie spéciale. Aujourd'hui, la maison de Moore, où fut signée la capitulation, sera ouverte, et le président de l'Association du Centenaire prononcera un discours en présence des descendants des officiers et des soldats de la révolution. Demain, 14, d'autres décorations seront proposées, et il y aura grand bal dans le pavillon. Le 15, régate et illumination; le 16, services religieux par Sa Grâce l'archevêque Gibbon, du Maryland; le 17, discours à propos de l'envoi d'une demande de trêve par lord Cornwallis et de l'anniversaire de la capitulation du général Burgoyne à Saratoga; le 18, exposition au grand jour et dévoilement du monument consacré à la commémoration du siège d'Yorktown et discours et autres cérémonies; le 19, jour de la capitulation, discours, poème, ode et musique par un chœur composé d'un nombre immense d'exécutants; le 20, grande revue militaire, à laquelle prendront part des détachements de milice venus de toutes les parties des Etats-Unis; et enfin, le 21, grande revue navale.

Ce programme, que nous ne présentons qu'en abrégé, indique que la célébration aura un grand éclat, un éclat digne de l'événement à propos duquel elle a été organisée. Maintenant, quelques mots d'histoire pour ceux de nos lecteurs qui ne connaîtraient que vaguement cette dernière phase, la plus décisive et la plus mémorable de la guerre révolutionnaire des colonies anglaises de l'Amérique contre leur mère-patrie.

Le siège d'Yorktown et son résultat ont toujours été regardés comme une des grandes surprises de cette révolution. On s'attendait à la capitulation de Burgoyne, mais non à celle de Cornwallis. Le premier venait du Canada à travers les solitudes presque impénétrables. Il y perdit et qui n'en fut étonné, et Burgoyne moins que tout autre. La situation était différente pour Cornwallis. Après avoir conquis les deux Carolines, il était revenu au nord et s'était campé au bord de la mer, sur un point nord est de la Virginie qu'il menaçait. Il devait avoir pour appui la flotte anglaise et des forces suffisantes de terre pour exécuter un plan de conquête sur la plus importante des colonies révoltées. Il pensait pouvoir être le plus habile commandant anglais que cette guerre ait produit. Il était audacieux et prudent, et Lafayette qui avait donné le surnom d'*homme invisible* à Washington, Green et Gates en avaient la même opinion. Comment donc se fit-il qu'il fut pris à Yorktown comme *un rat dans une trappe*.

Si habile qu'il fût, Cornwallis n'exerçait pas le commandement suprême. Il était subordonné à sir Henri Clinton qui lui dictait ses ordres de New York où il avait son quartier général, et il paraît, d'après certaines correspondances publiées plus tard, qu'il contre-carrait, par rapidité ou par jalousie, tous les plans de lord Cornwallis, ce qui expliquerait la défaite de ce dernier. Il est certain qu'il désapprouva la marche vers le nord du conquérant des Carolines, et qu'il aida fort peu à son exécution.

Clinton ayant envoyé deux expéditions pour ravager les côtes de la Virginie, Washington envoya contre elles le général Lafayette avec 1,200 hommes. Lafayette ne put tenir contre les forces de Cornwallis qui en comptaient 5,000. Il fut obligé de battre en retraite sans livrer d'engagement, et son adversaire put gagner les hauts de la rivière James pour opérer un corps de troupe, qui devait opérer à la Pointe de Fort et se trouvait un dépôt de provisions, gardé par 500 hommes de milice. Mais, dans l'intervalle, Lafayette ayant reçu quelques renforts, suivit Cornwallis et l'empêcha de commettre des déprédations ultérieures. Il le força, en outre, à évacuer Richmond.

Cornwallis, d'autre part, avait reçu l'ordre d'envoyer 3,000 hommes au Nord et l'établir au poste défensif sur la côte; de là en retraite sur Yorktown, où il commença à élever des fortifications. Les ordres de Clinton étaient motivés par la réunion des deux armées américaine et française et par l'aspect menaçant des affaires dans les environs de New York. Les armées pouvaient se mesurer avec les forces britanniques et leur but apparent était de s'emparer de cette ville. Washington, cependant, avait conçu un nouveau plan : C'était de faire un mouvement vers le Sud, où Cornwallis était coupé à se retrancher. Ce plan fut adopté quand on apprit que le comte de Grasse, commandant la flotte française, se porterait pas plus loin au Nord que la Baie de Chesapeake, dans un renfoncement de laquelle la place de Yorktown est située.

La saison était avancée quand Clinton apprit le but véritable des armées alliées. Des armées étaient déjà loin, et il était trop tard pour les poursuivre par terre; tout ce qu'il avait à faire de mieux, c'était d'envoyer par mer, des renforts à son lieutenant, Cornwallis. Mais le 14 septembre, Washington l'était réuni à Lafayette, et le commandant de la flotte française, le comte de Grasse, était déjà à avec 3000 hommes qu'il avait pris dans les Antilles. Les troupes expédiées des environs de New York arrivèrent quelques jours plus tard dans des transports, et Washington et Rochambeau avaient eu le temps de venir par terre. Le 18 septembre que les armées alliées s'avancèrent de Williamsburg pour investir Yorktown, et la nuit venue elles prirent position à un mille et demi des postes anglais. Le lendemain elles s'avancèrent encore et les escarmouches commencèrent. Le siège devint régulier.

Les forces américaines se composaient de deux brigades de Continentaux, environ 5000 hommes, et de 4000 miliciens de la Virginie, sous les ordres de Lincoln, Lafayette et Steuben. La division Lafayette formait l'extrême droite de la ligne. Le contingent français consistait en sept régiments détachés par les noms de Bourbonnais, Deux-ponts, Soissonnais, Touraine, Agenois, Touraine et Gâtinois, commandés par le baron Viomenil, par le baron Viomenil, et par le marquis de St Simon. Il y avait à ce siège 7000 Français et 9000 Américains. La flotte française, mouillée dans le port, comptait 37 voiles.

Le quartier-général de Washington occupait le centre de la ligne d'investissement à deux milles et demi en arrière des retranchements. Le 13 octobre, le feu des assiégeants avait doublé autant des assiégés. La plus héroïque affaire eut lieu dans la soirée du 14 octobre. Un petit détachement de deux redoutes de Cornwallis, Lafayette s'empara de l'une, et les régiments français Gâtinois et Deux-Ponts s'emparèrent de l'autre. Tout cela fut accompli en moins d'une heure, et la position des Anglais devint dès lors intenable. Ils voulurent tenter une sortie le 16, mais ils échouèrent. Ils essayèrent encore de gagner le côté opposé de la rivière, mais une tempête survenue à minuit les en empêcha.

Cornwallis vit qu'il fallait se résigner à ce qui était réellement inévitable, et il envoya un parlementaire au quartier-général des forces alliées. Ce parlementaire, qui fut conduit les yeux bandés au poste occupé par Washington, portait un message de Cornwallis, demandant une suspension d'hostilités pendant vingt-quatre heures. Deux heures seulement furent accordées, et avant l'expiration de ce délai, Cornwallis offrit de capituler à la condition que ses troupes seraient renvoyées en Angleterre sous parole de ne plus servir contre les Français ou les Américains, tant qu'elle ne seraient pas régulièrement échangées. Ces propositions furent rejetées, et l'ultimatum de Washington fut que l'armée anglaise se rendrait aux mêmes conditions qu'avaient subies les Américains une année avant à Charleston. Cornwallis accéda à cette demande, et le 18, des commissaires se réunirent dans la maison de Moore, sur les bords de la rivière York, pour rédiger les articles de la capitulation. Ces articles furent signés le lendemain par Cornwallis, et l'armée prisonnière mit bas les armes en défilant devant les colonnes des forces alliées. Les Anglais ensuite se retirèrent en silence sous leurs tentes, et l'indépendance américaine fut un fait accompli.

D'après ce récit, dont nous avons empruntés les détails à d'irréfutables sources, les fautes de Clinton et de Cornwallis n'auraient profité en rien aux Américains, si Washington n'eut pas conçu le plan de cette marche vers le Sud, où il put si bien tirer parti de la flotte française chargée de soldats qui devaient coopérer au mouvement des armées alliées. Ce plan, qui changeait le théâtre des opérations, fut l'inspiration d'un grand homme de guerre, titre qu'on ne peut pas plus refuser à Washington qu'on ne pourrait lui refuser le titre de grand citoyen.

On voit aussi, d'après ce même récit, combien les secours français furent utiles à Washington. Il y avait à ce siège d'Yorktown presque autant de soldats français que de soldats américains, et il y avait, en outre, une flotte française de 37 navires, occupant le port et bloquant la ville de Yorktown.

Il était donc de toute convenance d'inviter le gouvernement français à envoyer des représentants militaires à la célébration de cette grande date, le 19 octobre 1881. Jamais invitation ne fut mieux justifiée.

Le projet Erlanger.

M. E. Hulbert, délégué du Sud, analysant, au point de vue des Etats du Sud, les différents projets de chemin de fer, donne la préférence au système Erlanger, désigné sous le titre de : Cincinnati, New Orleans and Texas-Pacific. Après avoir exposé le système connu sous le nom de Atlantic and Gulf States, qu'il divise en trois grandes combinaisons : Louisville and Nashville combination, Coal combination et Erlanger combination, M. Hulbert fait ressortir les avantages offerts aux Etats producteurs de coton, et spécialement aux Etats du Texas et de la Louisiane, par le projet dit Erlanger.

Le projet de M. Erlanger, mis à exécution, présente un réseau de chemins de fer d'une longueur de 1784 milles. Il relie entr'elles les principales villes du Sud : Brownsville dans l'est-sud-ouest, la Nouvelle-Orléans dans le sud-ouest et Cincinnati dans le Nord, comme point final de la ligne. C'est par cette ligne que se fera un immense commerce entre les Etats producteurs de coton et les Indes Occidentales, l'Amérique Centrale et le Brésil.

Relier avec cette voie nouvelle, les steamers du port de Brunswick, qui font le service des Indes Occidentales, et ceux qui naviguent entre la Nouvelle-Orléans et le Mexique, activeront le commerce des Etats cotonniers, car il n'est pas admissible que ces régions éloignées auxquelles le système Erlanger présentera de nouvelles facilités peu onéreuses continuent leurs rapports avec Boston et les autres ports du Nord.

M. Hulbert dit, en terminant, qu'il n'y a pas de doute pour lui que la réalisation de cette puissante entreprise aurait pour résultat d'augmenter la prospérité du Sud et d'accroître dans des proportions remarquables l'importance de Cincinnati comme ville commerciale et manufacturière.

—Ceux qui ont essayé du Malakoff Bitter en font le plus grand éloge comme tonique antifébrifuge.

Retour.—Du nombre des voyageurs rentrés au foyer depuis un jour ou deux, se trouve Mme Goddard, une de nos modistes les plus en renom; et nous sommes heureux de pouvoir constater que cette absence a été salutaire à sa florissante santé. Notre voisine a non seulement eu la bonne fortune de fair, pendant les trois derniers mois écoulés, les chaleurs torrides de notre implacable climat, mais encore a pu surprendre l'Océan et éprouver l'ineffable bonheur de revoir le clocher de ville natale. Le plus long séjour de Mme Goddard s'est fait à Paris, aussi les élégantes mises s'attendent-elles à trouver dans les cartons qu'elle rapporte de la capitale du goût, les dernières nouveautés de cette divinesse mise que chante le sexe s'mable : *La Mode*.

Gelpi et Viosca. — Ces messieurs ayant, depuis nombre d'années gris la suite des affaires de la maison Pablo Gelpi, établie à la Nouvelle-Orléans en 1836, font, comme on le sait, le commerce d'épiceries en général et surtout l'importation des vins d'Espagne. Située dans un quartier très populeux, rue Décatur 253, c'est là que l'ancienne et honorable maison Pablo Gelpi a fait ses premiers pas dans la carrière commerciale, et c'est là aussi, que la maison qui lui a succédé voit tous les jours opérations prendre une extension considérable. Afin de pouvoir faire face aux exigences de un commerce étendu, la maison Gelpi et Viosca vient d'accroître d'une façon très notable son fonds d'épiceries, y réunissant la qualité et la variété à la quantité; et fait maintenant l'importation des vins d'Espagne sur une très grande échelle. De ces vins il en est un, le St Vincent, que les médecins prescrivent très volontiers à leurs malades comme un des meilleurs fortifiants connus.

Acme Opera Company de Hess.

Cette fameuse troupe commencera une courte saison d'Opéra-Comique au Théâtre St-Charles, dimanche 16 du courant, avec les artistes distingués dont les noms suivent :

Henry Peakes,	James Peakes,
Mark Smith,	Alfred Wilkie,
J. W. Campbell,	Walter Allen,
Mlle Adelaide Randall et	
Mlle Emma Elmer.	

Grand chœur de 30 jeunes voix;
Orchestre considérablement augmenté
Répertoire d'Audran; deux opéras comiques :
Olivette et la Mascotte.

L'épidémie qui atteint les chevaux, continue à faire de nombreuses victimes. A Alger, la moitié des chevaux que possède cette localité a été frappée par la bête. Un propriétaire en a déjà perdu douze.

LE GOUVERNEUR WILTZ.

Le bulletin que nous avons donné hier sur l'état où se trouvait le Gouv. Wiltz, pourrait servir pour aujourd'hui, car nous n'avons aucun changement à annoncer. La maladie, bien qu'empirant à chaque minute paraît stationnaire, et le gouverneur souffrant peut encore adresser quelques paroles à d'anciens amis.

Statistique et Industrie.—Nous recommandons à l'attention de nos hommes d'affaires M. J. E. Land qui s'occupe de statistique et d'industrie. M. Land, compte passer ici une grande partie de l'hiver, avec l'intention d'entreprendre pour la Nlle-Orléans ce qu'il a déjà fait pour Davenport, Rock-Island, Moline et plusieurs autres villes, c'est à dire des compilations de chiffres et de faits, utiles pour le développement des fabriques en ce pays. M. Land a déjà fait nombre de remarques qui le portent à croire que la Nlle-Orléans est supérieurement située pour devenir une ville manufacturière de premier ordre, et l'ouvrage qu'il publiera à ce sujet dans quelques mois contiendra tous les renseignements propres à faire passer sa conviction dans l'esprit des hommes d'affaires et des industriels de toutes les parties du pays. Seulement, M. Land a besoin de renseignements précis et judicieux, et il espère pouvoir les recueillir ici où le commerce est exploité sur une grande échelle. La Nlle-Orléans jouit dans les Etats-Unis d'une vaste importance commerciale, et pour devenir la rivale des plus importantes villes du Nord, il ne lui manque plus que des établissements manufacturiers. Pour les fonder, il faut des capitaux, et M. Land assure que la publication de son livre déterminera les capitalistes du Nord à faire des placements dans les entreprises industrielles qu'il s'agit de populariser à la Nlle-Orléans.

ACADEMIE DE MUSIQUE.—On donnera ce soir à ce théâtre le nouveau drame romantique "Lorraine's Pride" où Paulding joue le rôle de Henri de Lorraine. Ce drame finira la semaine et c'est aussi celui où la troupe de Paulding produit le plus d'effet.

THEATRE ST-CHARLES. — Les bonnes chambrées se maintiennent avec Mlle de Fosse et sa troupe qui devient meilleure de jour en jour. Quant à M. Curtis on a raisonné vu un acteur aussi parfait, et l'estime dont il jouit auprès du public prouve qu'un effet son talent est réellement supérieur.

—Le Malakoff Bitter est une boisson à la fois agréable au goût et précieuse à la santé.

Réouverture.—M. L. St. Upery annonce qu'il fera la réouverture de son café, rue Carondelet No 182, samedi 15 octobre. Lunch magnifique en cette occasion. L'établissement de M. St. Upery s'est toujours fait remarquer par l'excellence de ses vins et de ses liqueurs, bien que les prix en soient très modérés, et nous pensons que les habitués sauront apprécier ces agréments comme par le passé.

La cour de district de St-Landry, à sa dernière session, a prononcé quinze condamnations pour délits criminels.

Le colonel Lindsay, agissant au nom de M. Jay Gould, a acheté la propriété connue sous le nom d'Arsenal de Shreveport, au prix de $5600. Cette propriété est destinée à l'usage du chemin de fer.

Les femmes peuvent voter dans l'Etat du Massachusetts, pour les directeurs des écoles, étant en exerçant ce droit, elles sont contraintes de payer un "poll tax", de même que les hommes. Cependant, à Boston, le nombre des femmes qui prennent part au vote est peu considérable. Environ 250 femmes ont consenti à payer le poll tax. Quoique jalouses des droits qui leur sont accordés, elles considèrent l'élection des directeurs des écoles comme étant de peu d'importance.

La compagnie de desséchement des terres de la Louisiane, qui a acheté de nombreuses terres submergées, a réussi à faire une forte récolte de riz. Il est vrai qu'elle a exécuté des travaux considérables d'assainissement, au moyen de larges fossés d'écoulement. Elle vient de résoudre le problème qui avait attiré l'attention de gens spéciaux sur la possibilité de la culture du riz dans les marécages de la Louisiane. C'est une nouvelle source de prospérité qui s'ouvre pour notre Etat.

Les journaux d'Indianapolis annoncent la mort de Mary Craig, connue comme la femme la plus corpulente des Etats-Unis. Elle est morte d'une maladie de cœur. Elle pesait 800 livres et avait six pieds. Son mari passe pour l'homme le plus gros de son Etat. Il fait des époux assortis.

20 millions de dollars attendent dans les caveaux du Trésor des Etats-Unis les porteurs de bons. Les faiseurs de paragraphes disent que ces porteurs préfèrent ne pas toucher un centième de leur capital, tant qu'il sera en sûreté dans un édifice bien gardé.

L'alimentation. — Conseil aux hommes d'Etat qui se servent des truffes comme moyen de persuasion.—Les truffes ont du charme, sans contredit, mais elles ne sont pas irréfutables. M. Gambetta en sait quelque chose. Que de truffes, Troupette a mangées pour le triomphe du scrutin de liste! Et pourtant, hélas! nous avons toujours la scrutin d'arrondissement. Il faut donc remplacer les truffes par autre chose. Nous recommandons aux donneurs de déjeuners politiques un plat que nous garantissons infaillible et dont fit trouver la recette dans le récit suivant empruntés à Forster : "Le repas offert en 1393, par le conseiller de Cracovie Wierzinek aux souverains réunis en cette ville, à l'occasion du mariage de l'empereur Charles IV avec la nièce de Casimir le Grand, est cité comme l'un des plus remarquables de l'ancienne Pologne.

Vers la fin du banquet, qui fut d'une abondance et d'une recherche inouïes, on vit entrer un majordome escorté par des porte flambeaux et suivi de quatre valets portant avec effort un grand plat en argent recouvert. Le plat d'argent déposé sur la table, le couvercle fut enlevé à un signal de Wierzynek et les regards des convives furent émerveillés à la vue de tas de pièces d'or ensemencées. Wierzynek prononça alors un discours où, après avoir célébré la richesse du pays et ses produits, il invita les anglais convives à se servir, à leur volonté, de ce mets de nouvelle façon, que l'on présente à chacun d'eux selon son rang. La chronique rapporte que l'empereur Charles et le roi de Chypre se mouchèrent très friands. Que le roi de Danemark ne s'oublia pas non plus et s'indigna pour ce part 100 ducats d'or. Enfin qu'il n'y en eut pas pour toutes les têtes."

Jusqu'à présent, ce n'est que dans le vieux Paris que fonctionne le réseau pneumatique pour la transmission des dépêches.

Cet état de chose ayant motivé d'énergiques réclamations de la part des habitants des quartiers excentriques, M. Cochery a résolu de combler cette lacune.

D'après ses ordres, on s'occupe actuellement d'établir le réseau à Grenelle, Passy et Auteuil. Ce travail sera achevé avant la fin de l'année.

En 1882, la Chapelle, la Villette et Belleville seront reliés à leur tour.

En 1883, les communications seront établies aux Batignolles et aux Ternes.

Enfin, en 1884, on reliera les arrondissements excentriques de la rive gauche : Vaugirard, Montrouge, les Gobelins et Bercy.

Ainsi donc, si le programme adopté par le ministère des postes et des télégraphes se réalise, le réseau pneumatique pourra fonctionner dans tout Paris dans un délai maximum de quatre années.

—Le Malakoff Bitter guérit chaque jour des fièvres rebelles.

Nouvelles Télégraphiques.

La question égyptienne.

Londres, 9 octobre—On télégraphie du Caire à la date du 8 : "Hier soir, les consuls anglais et français ont formellement invité les délégués du sultan à quitter l'Egypte. Les délégués ont répondu : "Quant aux affaires qui ont été renvoyées au sultan par le khédive, nous ferons une enquête rigoureuse et insisterons sur le maintien intégral de l'autorité du sultan." On croit que la commission du sultan est un résultat de l'entrevue de Dantzig. Fund personnifie l'idée de la réduction de l'Egypte à un vilayet turc; Rahb est de descendance allemande, et Mizani a une femme allemande. Les délégués possèdent un document signé par le khédive et Riaz accusant Halim Pacha d'avoir excité la révolte de février. Les délégués prétendent pouvoir prouver que ce document était accompagné d'une offre de £150,000 aux autorités de Stamboul. Le croyance général est que Fund a l'autorisation écrite du sultan de déposer le khédive et de nommer Halim vice-roi avec des pouvoirs restreints. Les troupes d'Araby sont à Ras el Cnady, près du canal de Suez, et Araby déclare qu'il la fera sauter si des troupes étrangères sont envoyées en Egypte. Le Hedjaz contient des articles violents contre les Européens."

Espagne et Portugal.

Madrid, 9 octobre—Samedi à Cacores les rois d'Espagne et de Portugal ont assisté à un combat de taureaux. A un banquet qui a eu lieu dans la soirée le roi Alphonse a bu à la santé du roi Louis, à la fraternité des deux pays et à la prospérité du Portugal. Le roi Louis a, en réponse à ce toast, exprimé des sentiments analogues. Dans un entretien avec M. Sagasta, président du conseil des ministres d'Espagne, le roi a dit que les deux pays étaient frères et devraient toujours suivre la même politique internationale. Il a fait l'éloge de l'administration libérale de M. Sagasta.

On croit que l'entrevue des rois d'Espagne et de Portugal aura une influence marquée pour l'affermissement de l'amitié entre les deux pays, et sera suivie de négociations pour l'établissement d'une union douanière ibérique ou des concessions mutuelles de tarif. Il est probable que les deux gouvernements agiront toujours en parfait accord dans les questions internationales.

La prochaine entrevue.

Londres, 8 octobre—Une dépêche de Varsovie annonce qu'il se fait dans cette ville de grands préparatifs pour la prochaine entrevue du czar et de l'empereur d'Autriche. Un grand dîner a été donné en Hongrie par le nouvelle de cette entrevue. Le bruit court que les deux empereurs se proposent de supprimer la question d'Orient en se partageant la Turquie, l'Allemagne se contentant d'une promesse de neutralité en cas de guerre avec la France au printemps prochain. Constantinople deviendrait une ville libre. L'entrevue n'aura pas lieu avant le 15 ou le 20, et l'on ne connaîtra qu'au dernier moment la localité où les empereurs doivent se rencontrer.

Le choléra à la Mecque.

Constantinople, 9 octobre—La commission sanitaire de Turquie a ordonné l'établissement d'un cordon militaire entre Gaza et Jérusalem et d'une quarantaine de dix jours à Damas pour les caravanes venant de la Mecque, par suite de l'existence du choléra dans cette ville.

Le tunnel du Saint-Gothard.

Paris, 9 octobre—Le Poste fédérale suisse a signé un contrat pour la transmission régulière du courrier italienne par le tunnel du chemin de fer du Saint-Gothard à partir du mois de janvier prochain.

Un journal de New-York dit que le Sud n'est pas seulement *solid*, (uni) au point de vue politique; il est prospère, et cette prospérité s'accroît d'année en année. La rapide augmentation de la population dans la dernière décade a surpris le Nord, mais elle n'est que l'indice d'une marche progressive qui, loin d'être arrivée à sa fin, n'a pas encore atteint la moitié de la course.

L'extraction du soufre.

Dans la séance de l'Académie des sciences du 12 septembre, M. Dumas, secrétaire perpétuel, a signalé un mémoire de MM. Latour et Dubreuil, relatif à l'extraction du soufre. Les procédés employés en Sicile sont très défectueux tant au point de vue industriel qu'au point de vue hygiénique. Avant 1850, on extrayait le soufre en liquéfiant le minerai sous forme de meules ayant trois mètres de diamètre et autant d'un pied et demi sur l'extérieur duquel était ceinturé un fossé pour recevoir le soufre fondu. On plaçait à la partie inférieure du tas les plus gros morceaux et à la surface le minerai de plus en allant de bas en haut par la partie supérieure et l'on recueillait le soufre fondu dans le fossé.

Ce procédé était peu coûteux, mais très désavantageux, car on brûlait 75 kilogrammes de soufre pour en recueillir 25. Les 75 kilogrammes perdus s'en allaient sous forme d'acide sulfureux aux environs des campagnes environnantes.

Depuis 1850, les meules ou *calcarelle* ont fait place aux *calcaroni* qui sont généralement établis sur le flanc d'une colline abritée du vent. Les *calcaroni* sont des cavités sphéroïdes de 8 à 10 mètres de diamètre et de 2 mètres de profondeur. L'intérieur est garni en maçonnerie recouverte de plâtre; le fond est incliné, et à sa partie la plus basse il communique avec le dehors par une ouverture appelée la *morte* qui doit donner passage au soufre liquide.

On remplit le *calcaroni* de minerai en ménageant de place en place des cheminées verticales pour la pénétration de l'air. La *morte* est formée par un mur mince en plâtre. On allume le feu en jetant des tisons de paille souffrée dans les cheminées verticales. Peu à peu la combustion s'étend de haut en bas. On bouche alors toutes les issues et l'on abandonne le *calcaroni* à lui-même pendant huit ou neuf jours. Une partie du soufre, en brûlant, fait fondre le reste de la masse. La *morte* se remplit de soufre liquide que l'on recueille en perçant le mur en plâtre.

Mais ce procédé offre encore de graves inconvénients, puisqu'on perd par la combustion 25 à 30 0|0 de soufre que renfermait le minerai. En outre, les vapeurs sulfureuses qui se dégagent se répandent dans l'atmosphère, en grand dommage des cultures et de la santé des ouvriers. Pour parer à ces inconvénients, on défend d'établir des *calcaroni* à moins de 200 mètres des habitations et à moins de 100 mètres des champs cultivés. De plus on ne permet de brûler le soufre que du 1er août au 31 décembre, c'est-à-dire depuis l'époque des moissons jusqu'à l'époque de la germination."

Le procédé que MM. Latour et Dubreuil, anciens élèves de l'Ecole centrale, pratiquent depuis plusieurs années, réalise une grande économie dans les frais d'extraction et, de plus, permet de travailler toute l'année sans inconvénients ni pour les ouvriers ni pour la culture. Voici quel est ce procédé :

Le minerai est placé dans une chaudière avec une dissolution de chlorure de calcium. Le mélange est porté à une température de 1.0 degrés. Le soufre fond et est recueilli par. Le perte ne dépasse pas 1 ou 2 pour 100. Enfin, la même dissolution de chlorure peut servir un très grand nombre de fois.

Le mémoire de MM. Latour et Dubreuil est renvoyé à la commission des arts insalubres.

—Le loi sur le travail des enfants dans les manufactures pesantes de donner l'instruction aux apprentis en dehors des heures d'atelier.

En ce moment, de cette disposition, la ville de Paris a fondé un certain nombre d'écoles dites de "demi-temps", où les enfants reçoivent l'enseignement primaire. Ces écoles sont aujourd'hui au nombre de soixante-cinq.

Le préfet de police vient d'en transmettre le liste aux présidents et aux maires des commissions locales instituées dans les divers arrondissements de Paris, afin d'assurer l'application de la loi.

Les membres de la colonie italienne ont offert, au "Lion d'Or" rue du Helder, un banquet aux délégués italiens venus pour discuter les traités de commerce entre la France et l'Italie.

Le président du banquet, M. le baron Marochetti, a porté un toast au roi et à la reine d'Italie, ainsi qu'au président de la République française.

Dans les autres discours, les convives ont insisté sur la bonne entente qui unit les deux pays de France et d'Italie.

Comestible.—France en ce moment une liqueur qui vaudra, dans quelques mois, le vin de Madère authentique.

Vous prenez du cidre nouveau, au sortir du pressoir, vous y mélangez une quantité de miel, que vous jugez suffisante quand le liquide peut soutenir un œuf. Faites bouillir pendant un quart d'heure dans un vase de terre. Laissez refroidir, puis versez dans des cruches de grès, mais celles-ci ne devront pas être entièrement remplies.

Au mois de mars prochain, vous mettrez en bouteilles et vous pourrez faire usage de cette boisson vineuse six semaines après.

Les noix sont mûres encore, et on peut les cueillir pour fabriquer cette délicieuse et stomachique liqueur connue sous le nom d'Elixir de brou de noix.

Nous donnons cette recette, car elle nous est demandée de tous côtés dans notre correspondance.

Vous prenez un kilogramme de noix fraîches dont le brou est imparfaitement enlevé; vous concassez les noix et les faites macérer pendant deux jours dans quatre litres d'alcool à 90 degrés, en joignant à ces noix un bâton de racine d'angélique et un petit morceau de vanille de deux centimètres de long; vous clarifiez et vous filtrez de suite. Vous ajoutez alors un petit flacon d'élixir de la Grande Chartreuse, quatre litres de cognac vieux et six litres de sirop de miel bien clarifié. Cela fait, vous filtrez de nouveau et vous coulez votre liqueur dans des bouteilles.

Un petit verre de cet élixir après chaque repas facilite merveilleusement la digestion.

Nous recommandons cette recette aux gourmets et aux ménagères.

Le cerveau des fourmis.—Les abeilles et les fourmis sont incontestablement les deux espèces d'insectes dont les travaux et les mœurs nous surprennent le plus et dénotent une somme d'intelligence plus grande. Or, comme chez tous les êtres vivants, le développement de l'intelligence correspond avec celui du système nerveux, on devait trouver et l'on trouve en effet, chez les fourmis et chez les abeilles, un système nerveux remarquablement développé.

Un entomologiste, Vitus Graber, a comparé le poids du cerveau d'un grand nombre d'insectes avec le poids de leur corps, et il s'est servi des résultats qu'il a ainsi obtenus pour classer les insectes par ordre d'intelligence. Dans cette classification les fourmis tiennent le premier rang. Graber a trouvé en effet que le poids du cerveau d'une fourmi, par rapport à celui de son corps, est de 1,280, et de 1,600 seulement pour les lobes antérieurs, les plus actifs; chez les abeilles ce rapport est de 1,200 et de 1,100 pour les lobes antérieurs. Les hannetons, au contraire, ont le cerveau tellement déprimé qu'il n'atteint qu'un trois millième du volume du corps et ont dépourvus de lobes antérieurs.

Il est à remarquer que l'intelligence d'une fourmi peut être comparée à celle d'un éléphant à l'avantage de la première, et que tandis que le volume du cerveau de l'un est énorme, celui de l'autre atteint à peine la grosseur d'une tête d'épingle. "A ce point de vue, dit Darwin, le cerveau d'une fourmi est la plus merveilleuse particule de matière doue l'univers. Il montre qu'une activité cérébrale extraordinaire peut se manifester dans une masse extrêmement petite de substance nerveuse."

Le cerveau des insectes ne se trouve pas placé dans leur tête, mais bien dans le thorax; or, les entomologistes qui, comme tous les chercheurs, sont gens sans pitié, font la cruelle expérience suivante : Ils coupent une fourmi par le milieu du thorax, de façon à laisser intacts les ganglions nerveux antérieurs.

La partie postérieure du corps ainsi tranchée est morte, mais l'autre partie, comprenant la tête, la moitié du thorax, et une ou deux paires de pattes, conserve sa vitalité. "Les individus mutilés de cette manière, dit Büchner, cherchent à avancer avec les deux pattes qui leur restent et tendent vers leurs camarades les plus proches les antennes, comme pour implorer leur assistance. Quand l'une de celles ci s'arrête, on voit les antennes externes s'agiter en signe d'un vif sentiment de reconnaissance.

Force! plaça deux corps ainsi mutilés l'un à côté de l'autre. Ils se sortirent et commencèrent de se secourir mutuellement. Mais le tableau changea quand il leur eut adjoint un troupon semblable d'une espèce ennemie. Le lutte entre les estropiés s'engagea alors aussi vive et aussi ardente qu'entre des fourmis bien portantes. On a vu de même, dans les guerres humaines, des blessés couchés à terre après un combat acharné, chercher encore à se blesser et à se mencer réciproquement."

—4 grosses pierres, 71 pelles, 7 clous, 1 nonnne de pin, 1 canif. 2 petites clefs, 1 porte-étiquettes, 1 chapelet, 6 gros sous, une paire de ciseaux, 1 plaque de cuivre, 1 bouton de porte et 4 de fragments d'un trompette d'enfant.

Telle est l'énumération exacte des objets que l'on a trouvés en faisant l'autopsie d'une autruche, morte au Jardin des Plantes, le tout broyé, tailladé, aplati.

Jardin Wenger.—Avis aux amateurs de bière et de musique! l'établissement bien connu sous le nom de Jardin Wenger, situé rue Bourbon, 11 et 13, vient de rouvrir ses portes pour la saison, ainsi que l'atteste une annonce qu'on trouve dans une autre partie de cette feuille. Il est inutile de parler en ce même article de bière et de musique, ou, si préférez-le, de la manière le liquide mousseux avant le feu et de la musique en partant des puissantes sérénités du Jardin Wenger; mais ces lignes s'adressent à ceux de nos lecteurs qui ne sont en faveur que en octave; qui, en conséquence, nous prétexteront le bonne intention d'avoir voulu observer le crescendo dans l'énumération, pourvu qu'ils puissent en plus une ouverture appelée la *morte* qui doit donner passage au soufre liquide.

On remplit le *calcaroni* de minerai en ménageant de place en place des cheminées verticales pour la pénétration de l'air. La *morte* est formée par un mur mince en plâtre. On allume le feu en jetant des tisons de paille souffrée dans les cheminées verticales. Peu à peu la combustion s'étend de haut en bas. On bouche alors toutes les issues et l'on abandonne le *calcaroni* à lui-même pendant huit ou neuf jours. Une partie du soufre, en brûlant, fait fondre le reste de la masse. La *morte* se remplit de soufre liquide que l'on recueille en perçant le mur en plâtre.

Mais ce procédé offre encore de graves inconvénients, puisqu'on perd par la combustion 25 à 30 0|0 de soufre que renfermait le minerai. En outre, les vapeurs sulfureuses qui se dégagent se répandent dans l'atmosphère, en grand dommage des cultures et de la santé des ouvriers. Pour parer à ces inconvénients, on défend d'établir des *calcaroni* à moins de 200 mètres des habitations et à moins de 100 mètres des champs cultivés. De plus on ne permet de brûler le soufre que du 1er août au 31 décembre, c'est-à-dire depuis l'époque des moissons jusqu'à l'époque de la germination."

Le procédé que MM. Latour et Dubreuil, anciens élèves de l'Ecole centrale, pratiquent depuis plusieurs années, réalise une grande économie dans les frais d'extraction et, de plus, permet de travailler toute l'année sans inconvénients ni pour les ouvriers ni pour la culture. Voici quel est ce procédé :

Le minerai est placé dans une chaudière avec une dissolution de chlorure de calcium. Le mélange est porté à une température de 1.0 degrés. Le soufre fond et est recueilli par. Le perte ne dépasse pas 1 ou 2 pour 100. Enfin, la même dissolution de chlorure peut servir un très grand nombre de fois.

Le mémoire de MM. Latour et Dubreuil est renvoyé à la commission des arts insalubres.

—Le loi sur le travail des enfants dans les manufactures pesantes de donner l'instruction aux apprentis en dehors des heures d'atelier.

En ce moment, de cette disposition, la ville de Paris a fondé un certain nombre d'écoles dites de "demi-temps", où les enfants reçoivent l'enseignement primaire. Ces écoles sont aujourd'hui au nombre de soixante-cinq.

Le préfet de police vient d'en transmettre le liste aux présidents et aux maires des commissions locales instituées dans les divers arrondissements de Paris, afin d'assurer l'application de la loi.

Les membres de la colonie italienne ont offert, au "Lion d'Or" rue du Helder, un banquet aux délégués italiens venus pour discuter les traités de commerce entre la France et l'Italie.

Le président du banquet, M. le baron Marochetti, a porté un toast au roi et à la reine d'Italie, ainsi qu'au président de la République française.

Dans les autres discours, les convives ont insisté sur la bonne entente qui unit les deux pays de France et d'Italie.

Splendide occasion.

UNE fortune à faire pour les gens qui ont des moyens limités. Vente positive et sans réserve du populaire et magnifique restaurant "Delmonico", tout meublé, rue de la Course, No 157, entre les rues Carondelet et St Charles, ici qu'il est actuellement, complètement garni.

Le tout sera offert en bloc et le lot qui est très réduit sera transféré à l'acheteur. Il n'y a pas de mise à prix, le montant sera versé par lots à la convenance des acheteurs. VENDREDI, 14 octobre 1881, à 11 heures du matin, sur les lieux.

La vente est positive, attendu que le propriétaire ne peut, à cause d'autres affaires, donner suite à l'exploitation nécessaire au dit établissement, bien qu'il ait toujours été pour lui la source d'un produit quotidien considérable.

Conditions libérales. Elles seront annoncées à la vente.

Par ALBERT PAUL, Encanteur.

13 oct—3t

WM. E. MURPHY, AVOCAT,

A No 77 de la rue de la DOUANE, ENTRE LA RUE DE CHARTRES ET LE PASSAGE DE LA